

envers la cure ou trop pauvres pour pouvoir reconnaître le dévouement de M. le curé. Dans la plupart de ces cas, il m'envoie à sa place, et je dois te dire, mon cher Alaric, que ce service m'est bien doux, et que le salaire de reconnaissance pleine d'effusion que je reçois vaut mieux que tous les présents, souvent inutiles, que l'on pourrait faire au presbytère.

Que de misères je vois, dont le récit fait sourire ou irrite mon curé.

— “ Vous êtes jeune, me dit-il, cuirassez-vous contre la sentimentalité. Vous reviendrez de vos illusions avant peu. Sachez que tous ces gens-là jouent la comédie pour se soustraire à leurs obligations, et, si nous les écoutions, pour nous harceler de demandes de secours. Le trésor du diocèse ne suffirait pas à les satisfaire, si on tenait compte de leurs histoires plus navrantes les unes que les autres.”

Moi je rêve et je souffre. Peut-être M. le curé a-t-il raison. Mais j'en doute, et ce doute m'est douloureux.

Ah ! si j'étais curé ! Il me semble que toute volupté me viendrait de l'accomplissement de mon devoir envers les malheureux, les faibles, les isolés. Il me semble que je serais le comptable des riches envers les pauvres, et non un thésauriseur. Il me semble encore que j'accueillerais les derniers sinon mieux du moins aussi bien que les premiers, en vertu de la belle parole *Beati pauperes*. Il me semble, enfin, que tous mes efforts tendraient à rendre heureuses les âmes que Dieu aurait confiées à ma garde, à commencer par mon vicaire. Car je ne suis pas plus heureux que les infortunés à qui je porte des consolations. Toutes les corvées du culte et une partie des corvées domestiques m'incombent. Sous prétexte que la gouvernante de M. le curé a reçu une bonne éducation, elle reste au salon l'après-midi et je m'occupe des travaux grossiers du presbytère. Sans doute M. le curé ne m'a jamais ordonné d'agir ainsi, mais je préfère prendre l'initiative plutôt que de recevoir l'ordre de gouverner la vacherie et la basse-cour. Du reste j'offre mes peines au bon Dieu, qui me donne la force et le courage de les supporter. Si ma santé n'était pas si délabrée, ça irait encore ; mais j'ai cette mauvaise toux qui me fatigue énormément, sans compter que l'état précaire de ma bourse m'interdit toute douceur palliative. C'est au point que je reprise moi-même mes bas, le soir, dans ma chambre, et que j'ai dû faire un tour de force pour réunir la somme nécessaire à l'affranchissement de la présente.

Tout n'est pas rose pour moi, tu le vois, mon cher Alaric ; mais je prends mon mal en patience ; je considère que c'est un temps d'épreuves que Dieu m'envoie pour m'épurer, me préparer à la destinée apostolique dont il m'a donné la vocation.

Je te dis adieu, mon cher Alderic. Une prochaine lettre de toi me fera du bien, et en attendant sa venue je t'embrasse en N. S. J. C.

THÉODULE.